

Fischer expliquer d'une voix vibrante et brève la philosophie du chinois de Kœnigsberg. C'est une idée heureuse d'avoir voulu grouper sous un seul nom les aspirations philosophiques de notre temps. Et plus que tout autre le nom de Kant s'imposait. Toutes les philosophies se réunissent dans la sienne pour diverger de nouveau ensuite dans tous les sens. Comprendre Kant c'est le dépasser : il est plus encore une somme de problèmes qu'une somme de solutions. Kant c'est le microcosme de la philosophie. Ses moindres œuvres méritent des commentaires et des développements, et le domaine de la philologie kantienne est encore loin d'être épuisé. Les *Etudes Kantiennes* sont donc une revue de l'ensemble de la philosophie. La plus intéressante contribution de la première livraison est une étude de M. E. Adickes sur « les forces mouvantes dans l'évolution philosophique de Kant et les deux pôles de son système », où l'auteur explique la formation et le mécanisme de la méthode transcendente du philosophe. J'en détache cette phrase toute moderne : « La genèse des pensées importantes est quelque chose de bien plus intérieur, elle se trouve au-dessous du seuil de la conscience et est quelque chose d'aussi mystérieux que la genèse de l'homme. » A mentionner encore un article de M. K. Vorländer sur les rapports de Goëthe avec Kant et une étude de M. A. Pinloche, en français celle-là, car notre revue est internationale, sur « Kant, Fichte et le problème de l'éducation ».

Je citerai encore pour finir un très bel article de M. Arthur Eloesser sur « le récent développement de la littérature en France » dans le **Magazin für Litteratur**. M. Eloesser est très habile à démêler, chose très rare chez un étranger, ce qui dans notre littérature a de l'importance de ce qui n'en a pas. Dans une longue introduction qui débute par cette phrase : « Les jours du symbolisme mystique sont comptés », l'auteur analyse lumineusement les causes qui feront cesser l'influence du symbolisme. Il rend compte ensuite du premier volume du *Centaure* et parle avec beaucoup de compréhension de l'œuvre de M. Pierre Louys.

HENRI ALBERT.

IMPRESSIONS DE MUNICH

Vous ne lisez donc pas le *Mercur de France* ?
(NICOLAS JOSEPH LAURENT GILBERT : *Satires*.)

Après l'article de M. Dujardin, la collection de la *Revue wagnérienne*, très haut cotée jusque-là par les bouquinistes, en vint à ne plus se vendre qu'une quarantaine de francs ; on me l'a dit, du moins. Le monde des lettres restait plus

étonné devant cette sincère et désormais célèbre palinodie qu'il ne l'eût été d'une conversion, par exemple, de M. Kahl à l'alexandrin de Ponsard.

Et il plut tout l'été, et la ville de Munich s'attrista. Le poète, celui qui parle ici, rangea son luth dans un bahut où il devrait attendre la saison prochaine et s'en fut au théâtre dorloter de bien chères mélancolies.

Il vit d'abord jouer *Lobengrin*, mais comme il redoutait M. Birrenkoven, chevalier au Cygne, il apporta la *Physiologie du Mariage* ; le livre, petit et poussiéreux, emprunté à un cabinet de lecture, était une de ces contrefaçons, comme on en fit tant à Leipzig, de nos auteurs célèbres dans la première moitié du siècle. Le poète ne l'ouvrit pas pendant le prélude tandis que les aériennes harmonies des violons plangent à l'orchestre, puis il se mit à lire avec attention ; il regretta simultanément que le style de Balzac, la lumière, et la voix de M. Birrenkoven fussent mauvais ; ses yeux et ses oreilles se fatiguèrent ; ils s'assoupissaient déjà quand des trompes brutales le firent sursauter, et ces trompes, certainement, devaient recéler des grains de sable car elles sonnaient faux. Le jeune critique apprécia fort la voix, aux acidités de verjus, de Mlle Frank lorsque, Ortrude, elle éructe sa sauvage malédiction contre Elsa. Et ce fut tout ; il y eut un brouhaha, des gens se levèrent, et on partit pour le Montsalvat.

D'autres fois... Les *Ruines d'Athènes*, derviches et petits soldats très égayants, afin qu'on ne soit pas trop morose à *Fidelio* qui suit ; le poète n'ayant jamais eu pour *Fidelio* qu'une admiration raisonnée rouvrit la *Physiologie du Mariage* et s'étonna que le charmant vocable *minotaurisé*, dont Balzac étiquette le mari trompé, n'ait pas depuis longtemps remplacé l'incivile onomatopée de Molière. Mlle Ternina interpreta le rôle de *Fidelio* de façon un peu bien melodramatique et le cristal naguère si limpide de sa voix parut avoir perdu de sa pureté primitive.

Entre temps, on s'enferma dans cette délicieuse bonbonnière rococo qu'est le théâtre de la Résidence. Ce furent, — l'orchestre était choisi et n'avait d'instruments que ce qu'il en eut jadis sous la direction de Mozart, — *Don Juan* et les *Noces de Figaro*. M. Bertram, trop figolé, un peu ridicule, figurait Don Juan, et une ingénieuse machinerie présentait chaque tableau sans qu'on eût à baisser la toile, comme une main offrirait alternativement les deux coupes d'une même corbeilles de fruits.

Mlle Dressler, chérubin ? oui, si l'on veut.

Il fallut, hélas ! entendre le *Vaisseau-Fantôme* ; et comme jamais on n'avait ouï dans le rôle de Senta chanteuse si misérable, et qu'un jeu *à* et inconnu dirigeant papillonnait bien

l'étourdie autour de son orchestre, le penseur acheva la *Physiologie du Mariage* et commença un roman oublié d'Ernest Feydeau, — qu'il ne songea même pas à apporter les jours suivants.

Dans les *Maîtres-Chanteurs*, M. Brucks, médiocre Wotan, Telramund satisfaisant, — en temps que Hans Sachs se montra digne de louanges; M. Mikorey dans le rôle, un peu *nice* déjà, de Walter, fut nasillard et gauche; et M. Bertram comme Beckmesser, se laissa fort apprécier.

M. Vogl figurait Tristan; ah! le prodigieux, l'unique artiste, malgré sa voix qui se lasse! son jeu, au troisième acte, surtout, est à ce point intense et parfait, qu'on ne s'étonne pas d'y puiser, d'année en année, la même émotion toujours nouvelle et de plus en plus profonde.

Les Maîtres Chanteurs et *Tristan*; tout ce qu'il y a de bon et de douloureux dans la vie : les dévouements mélancoliques et l'art; l'amour.

Comme tout était fini et qu'on roulait d'ultimes cigarettes dans les entre-colonnements du péristyle, le poète dont je vous parle réfléchit : on peut comprendre M. Dujardin, se dit-il; son article, après tout, avoue simplement l'impuissance où se trouve l'esprit qui est humain à satisfaire l'âme qui est divine.

Il pleuvait toujours; les parapluies s'éloignèrent. Le jeune homme qui songeait resta seul; bientôt il descendit les degrés de l'immense escalier, et s'enfonça dans les ténèbres vers le Rathaus et la ville vieille, tandis que son démon familier lui soufflait ces paroles de résignation :

Je sais, chuchota-t-il, qu'il est aujourd'hui d'une suprême élégance de s'émouvoir, jusqu'aux larmes, à *Tristan* et aux *Maîtres*; il en fut ainsi jadis pour la *Norma* de Bellini; vous-même, ne m'avez-vous pas avoué que vous preniez quelque plaisir triste à entendre débiter par une boîte à musique des airs du *Postillon de Longjumeau*? Faudrait-il conclure que ces œuvres vivent d'une aussi intense beauté parce qu'elles nous firent également pleurer, je ne crois pas; cela nous enseigne simplement que l'art humain ne mérite pas la foi qui nous unit à la Chose Eternelle; il est semblable à l'amour, tous deux déçoivent parce qu'ils nous rapprochent infiniment de l'Unité sans nous y fondre jamais. — Vous reconnaîtrez la vérité de mes paroles, plus tard; et vous n'entendrez plus alors *Tristan*, même *Pasifal*, que dans l'habituelle extase terrestre où entraîne toute musique qui ravit les sens : puis vous visiterez une église et là vous trouverez aux pieds du Christ et dans la prière la seule Beauté dont on ne se lasse pas et qui demeure à travers les siècles toujours pareille à soi.